

André Malraux : *La Condition humaine*, par Joseph Kessel

Lorsqu'un ouvrage de début, par un chemin imprévisible, est allé loin dans la sensibilité des lecteurs, nul ne peut savoir si c'est, pour le romancier, une faveur ou une infortune. Il connaît assurément la grande et fraîche joie, l'espoir timide tout à coup comblé, dépassé, l'étonnement radieux qui ressemble aux naïfs bonheurs de l'enfance. Une sécurité matérielle, un réconfort moral viennent le soutenir dans sa lutte première contre la vie et contre lui-même.

Mais, en revanche, quelle ombre une telle réussite projette sur l'ouvrage à venir ! Le choc de la surprise ravie ne jouera plus jamais. Les esprits critiques attendront avec exigence, avec scepticisme, le prochain livre.

- C'est trop beau, pensent-ils...Un coup de chance...La matière est épuisée...

Pour les autres, plus nombreux, qui n'analysent point, qui se laissent aller à leurs simples réactions, une sorte de pli est déjà pris. Machinalement, candidement, ils espèrent que la suite doit répondre au commencement, pour le sujet, l'atmosphère, la démarche. Ils seront déçus pour le changement de style, l'enrichissement, l'épaisseur que donne toujours une vie mûrissante.

Et tous diront en soupirant, avec le plus sincère regret, la plus douce cruauté :

- C'est le premier livre que je préfère.

Parfois l'écrivain entend cette sentence. Il se demande alors, avec une fatigue soudaine : « Est-il possible de n'avoir fait aucun progrès après une si longue et pénible route ? Tant de joies et de souffrances nouvelles, une connaissance plus vaste et plus profonde des hommes, du temps, de la terre et des villes, une pitié plus sûre des corps et de l'âme, des armes et des antennes mieux trempées et mieux déliées. Quoi, tout cela n'aurait servi de rien ? »

Et si, un instant, il croit à la rumeur publique, au lieu de chérir davantage son premier enfant, il se surprend à le haïr.

Ces considérations viennent invinciblement à l'esprit dès que l'on parle de *La condition humaine*. Ne m'est-il pas arrivé dix fois, en exaltant la sombre, brûlante et terrible ardeur de ce roman qui surclasse – et de loin – tout ce qu'on a pu lire depuis des années, de recevoir pour réponse :

- Oui, mais rappelez-vous *Les Conquérants*. Malraux, depuis, n'a rien fait d'aussi bien.

Or, l'exemple de Malraux et des deux livres en question, son premier et son dernier, est peut-être le plus caractéristique de l'injustice inconsciente, innocente et implacable qui semble frapper l'écrivain pour un succès trop prompt et trop décisif.

On peut admettre que la discussion s'établisse sur les ouvrages d'un même auteur quand ils ne sont en rien semblables et que l'on préfère celui qui vous a tout d'abord ému.

Dans le cas présent, on conçoit que des lecteurs aiment davantage *Les Conquérants* que *La Voie royale*, que l'érotisme tourmenté, la jungle pourrissante, le néant laborieux de l'aventurier et de l'aventure séduisent moins que ces traits fulgurants, cette rapidité d'action et de touche, ces personnages incisés à vif, cette galerie de démons et d'apôtres de la Chine révolutionnaire, par où Malraux révéla son étrange génie.

Mais, que l'on veuille du même coup accabler *La Condition humaine*, cela me paraît inexplicable, puisque cet ouvrage est non seulement comparable aux *Conquérants* par son cadre, mais qu'il en est encore le prolongement, le développement, l'épanouissement naturel et magnifique.

La Condition humaine est aux *Conquérants* ce qu'un roman riche de résonances est à un reportage linéaire dont il utilise les éléments, ce qu'un bassin fluvial, complexe et achevé, est à une rivière qui part de sa source.

Shanghai...son fleuve...le labyrinthe chinois et les concessions européennes...le mélange des races et des appétits de l'univers entier...le creuset fumeux, fiévreux, fangeux, sanglant d'un nouveau monde...les révoltes qui grondent et qu'on

étouffe...l'éternité chinoise heurtée aux fanatiques de Moscou...Un ciel jaune, des foules jaunes, une épouvante jaune.

Voilà ce que brasse André Malraux dans son livre d'une densité et d'une acuité qui font mal, qui font peur.

Pour le lecteur le moins averti de l'existence de Malraux, pour celui qui ne soupçonne même pas que sa vie est l'une des plus folles et des plus volontaires aventures de notre temps, le fait serait tout de même certain : l'homme qui a écrit *La Condition humaine* a vécu ces insurrections, ces conciliabules secrets, tumultueux et lourds, ces massacres à froid, ces tortures barbares. Il a connu les désespérés, les rebelles, les bourreaux, les victimes, les obsédés, les fantoches et les fantômes que son livre restitue avec un frémissement tenace et sauvage.

Toutes ces qualités de réel et de rêve dur, tout ce don descriptif qui fond sans cesse le physique au spirituel et à l'intellectuel se trouvent assurément dans *Les Conquérants*. Mais ce que ne comportait ce récit, et ce qu'ajoute avec une grandeur inaltérable le nouveau, c'est le monde intérieur de tous ces êtres, leurs rapports avec la femme, l'enfant, la révolution et le destin, c'est leur solitude infinie dans le travail commun, leurs amours misérables, leurs impressions obscures, leur aveugle destin, leur sacrifice immense et dérisoire. Bref, leur *humaine condition*.

Tout est grave dans ce livre, depuis le titre jusqu'à la ligne suprême. Tout en lui rend un son d'une force âpre et tragique, d'une olympienne et affreuse clairvoyance.

Il est rare de trouver, au long des pages nombreuses et serrées, une tenue si égale, une pareille certitude dans la cadence et l'inspiration.

Les personnages obéissent, sans une seule défaillance, à cette logique intérieure par où ils échappent à leur créateur. Ils aiment, haïssent et meurent pour leur propre compte, non pour leur nôtre. Pourtant, toujours ils sont près de nous, pénétrant notre sensibilité, forçant notre intérêt. Là réside peut-être la plus grande réussite de Malraux, car il paraissait impossible que des hommes faits comme Kyo, le métis d'une Japonaise et d'un philosophe français, comme Tchen, le terroriste mystique, dont le corps éclate avec la bombe inutile, que le ridicule, démoniaque et lamentable baron Clappique, le Russe

Katoff, le peintre nippon qui porte la sagesse immuable de l'Orient, et tant et tant d'autres, lointains, détraqués, possédés, d'un autre sang et d'un autre ciel, il semblait impossible qu'ils nous touchent si fort, si chaudement, si fraternellement.

Mais quand on a découvert la déchirante et humble jalousie de Kyo, le communiste, pour sa femme et comment ils vont ensemble, malgré cela, vers la mort, la main dans la main ; quand on a suivi le tournoiement de la roulette qui fascine Clappique et lui fait oublier le salut d'un ami ; quand on a suivi l'épouvante des mutilés qui s'écartent de l'arène vide encore mais où l'on doit pousser les suppliciés, alors on découvre le secret du pouvoir nouveau de Malraux. Il est devenu humain.

Il n'a rien cédé de son éclat, de son tranchant de faux, de sa dureté de cristal, de diamant, mais il joue de leur feu avec une sympathie souveraine.

Du même coup, les thèmes éternels qui le hantent, faim charnelle, solitude, angoisse et mort, il les a intégrés d'une façon vivante à une tragédie de notre temps qu'il a eu le privilège funeste de vivre, qui l'a marqué pour toujours et qu'il vient de peindre avec un don qui force non plus l'admiration, mais un respect attentif comme devant quelque initié aux grands mystères.

J. KESSEL

Gringoire, vendredi 21 juillet 1933